TRÉSORS ROYAUX

Le patrimoine monumental – Les lieux secrets – Les jardins en majestés

Patrick Weber
Yves Gervais

Racine

Sommaire

Tout a commencé à Cobourg… 5

Léopold Ier & Louise-Marie 11
Le Roi fondateur

Léopold II & Marie-Henriette 41
Le Roi bâtisseur

Albert Ier & Élisabeth 85
Les tempêtes et les éclaircies

Léopold III, Astrid & Lilian 103
Les vies d'un roi

Le régent Charles 117
Ombres et lumières

Baudouin Ier & Fabiola 123
Les témoins discrets d'un long règne

Albert II & Paola 133
Entre tradition, confort et modernité

Conclusion 143
Philippe & Mathilde… et demain ?

Avant-propos

Lorsqu'il cherche à mieux cerner les personnalités des grandes figures du passé, l'historien a l'habitude de faire parler les documents, d'analyser les écrits et de recueillir les témoignages.

Étrangement, d'importants témoins de la vie des figures historiques sont souvent oubliés. C'est dommage car, pour l'esprit curieux qui prend le temps de les faire parler, les pierres, les jardins et les monuments ont de nombreux secrets à révéler.

Au gré des promenades, de l'examen d'un plan ou de photos anciennes, c'est le caractère d'une personnalité qui se dévoile.

Ses rêves, ses ambitions, ses regrets, ses blessures et ses joies prennent vie sous l'œil de l'observateur attentif. Parfois même, les monuments renommés les plus austères dissimulent derrière la froideur de leurs pierres des anecdotes ou des histoires beaucoup plus intimes...

Depuis qu'un prince allemand accepta de ceindre une couronne qui paraissait encore bien incertaine, la dynastie belge a laissé de nombreuses traces dans notre pays. Certaines sont très connues et appartiennent à notre mémoire collective. D'autres sont beaucoup plus discrètes, injustement ignorées ou parfois même ont totalement disparu, n'ayant pas résisté aux vicissitudes de l'histoire.

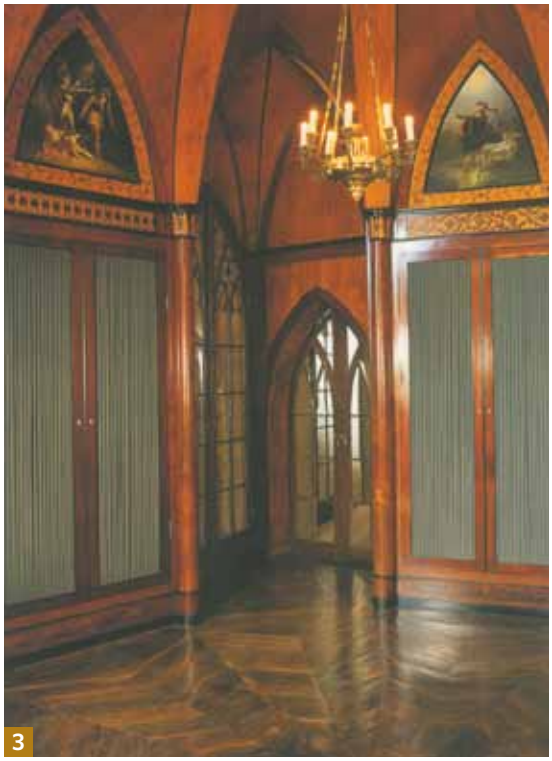
Cet ouvrage ne poursuit d'autre ambition que de révéler la personnalité des grandes figures de la dynastie à travers le trésor patrimonial qu'ils nous ont légué. Le patrimoine royal de la Belgique reste, en grande partie, méconnu. Il reflète cependant l'évolution de l'histoire de l'art, des styles et des goûts depuis près de deux siècles.

Au fil des pages, sept rois et leur famille nous ouvrent les portes de leur intimité et de leurs jardins secrets...

Patrick Weber

Tout a commencé à Cobourg…

Avant d'entamer notre voyage historique et artistique à travers la Belgique, nous devons faire une escale à Cobourg. Parce que c'est là que toute l'histoire a commencé.



1. Portrait du futur Léopold Ier enfant (1793). 2. Vue sur les faubourgs de Cobourg avec son château de Callenberg. 3. et 4. Bibliothèque et salle de bal du château de Rosenau, résidence favorite de la famille de Cobourg.

Il trône sur la Grand-Place, devant l'hôtel de ville et à un jet de pierre du château familial d'Ehrenburg. Albert, l'époux chéri de la reine Victoria d'Angleterre qui a laissé son épouse veuve et inconsolable après son décès en 1861. D'une certaine manière, Albert est revenu à la maison après son fantastique destin qui l'a vu partir à la conquête du trône le plus prestigieux d'Europe après avoir conquis le cœur de sa jeune reine. C'est donc là que l'histoire commence, entre la vallée du Main et la forêt de Thuringe. L'histoire d'une famille ducale, issue de la branche ernestine de la maison de Saxe, en grande partie dépossédée de ses biens pour avoir embrassé la cause du protestantisme en terre catholique.

Aujourd'hui ville du Land de Bavière dans l'arrondissement de Haute-Franconie, Cobourg est peuplée de 42 000 habitants. Jadis, elle fut l'un des innombrables territoires qui constituaient la mosaïque du Saint-Empire romain germanique. Un petit état obligé de jouer des coudes pour ne pas se laisser submerger par ses voisins. Et pour un duché aussi modeste, la seule possibilité de salut passe souvent par le mariage. Chez les Saxe-Cobourg, l'autel tient lieu de champ de conquête ou de manœuvre politique. On s'y marie aussi bien que possible afin de défendre les intérêts de sa maison et porter haut son nom. À ce petit jeu, le jeune prince Léopold est passé maître du genre.

Né en 1790, il a grandi dans une Europe bouleversée par l'odyssée napoléonienne. Le prince en fut réduit à aller plaider la cause de son duché avec son frère à Paris avant de tourner casaque pour se ranger auprès de son protecteur naturel, le tsar de Russie. Désireux de conquérir une position enviable, il partit à l'assaut du cœur de la princesse Charlotte d'Angleterre dont il devint l'époux aimé et prévenant. La mort prématurée de son épouse – ainsi que celle de son enfant à peine né – l'obligèrent à changer de vie. Après quelques années d'errances au cours desquelles il refusa le trône de Grèce, il accepta celui d'un tout jeune état, issu d'une révolution romantique, la Belgique. Et voilà Léopold enfin roi à 40 ans en 1831. À première vue, Léopold n'est pourtant pas le prince le plus honoré à Cobourg (la véritable personnalité des lieux est le prince Albert, prince consort du Royaume-Uni) et c'est d'ailleurs injuste puisque notre premier roi est à l'origine de la gloire de ce nom tout au long du XIXe siècle. Mais lorsque l'on pousse les portes des châteaux et que l'on se promène dans les ruelles de la vieille ville, son ombre ne s'est pas tout à fait effacée. En plein cœur de la ville, la petite Gartenhaus (une modeste maison de jardin) conserve même, discrètement enfouis dans sa mémoire, le souvenir de ses premiers émois amoureux. Léopold (que Napoléon a décrit comme le plus beau prince d'Europe) a toujours été un amant passionné et c'est à Cobourg qu'il s'est forgé son éducation sentimentale.

Le château d'Ehrenburg, sis au cœur de la cité, renferme le souvenir des heures glorieuses de la famille. Un clan Cobourg où il faut souvent tirer le diable par la queue pour arriver à entretenir son patrimoine et mener le train qui sied à une famille régnante. Aujourd'hui, le château est devenu un musée et il renferme, entre autres, de très beaux portraits de famille dont ceux de nos premiers souverains : Léopold Ier et Louise-Marie. La salle de trône rappelle que Cobourg fut longtemps une cour souveraine et que Léopold n'était autre que le fils cadet de son père le duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld. La découverte de

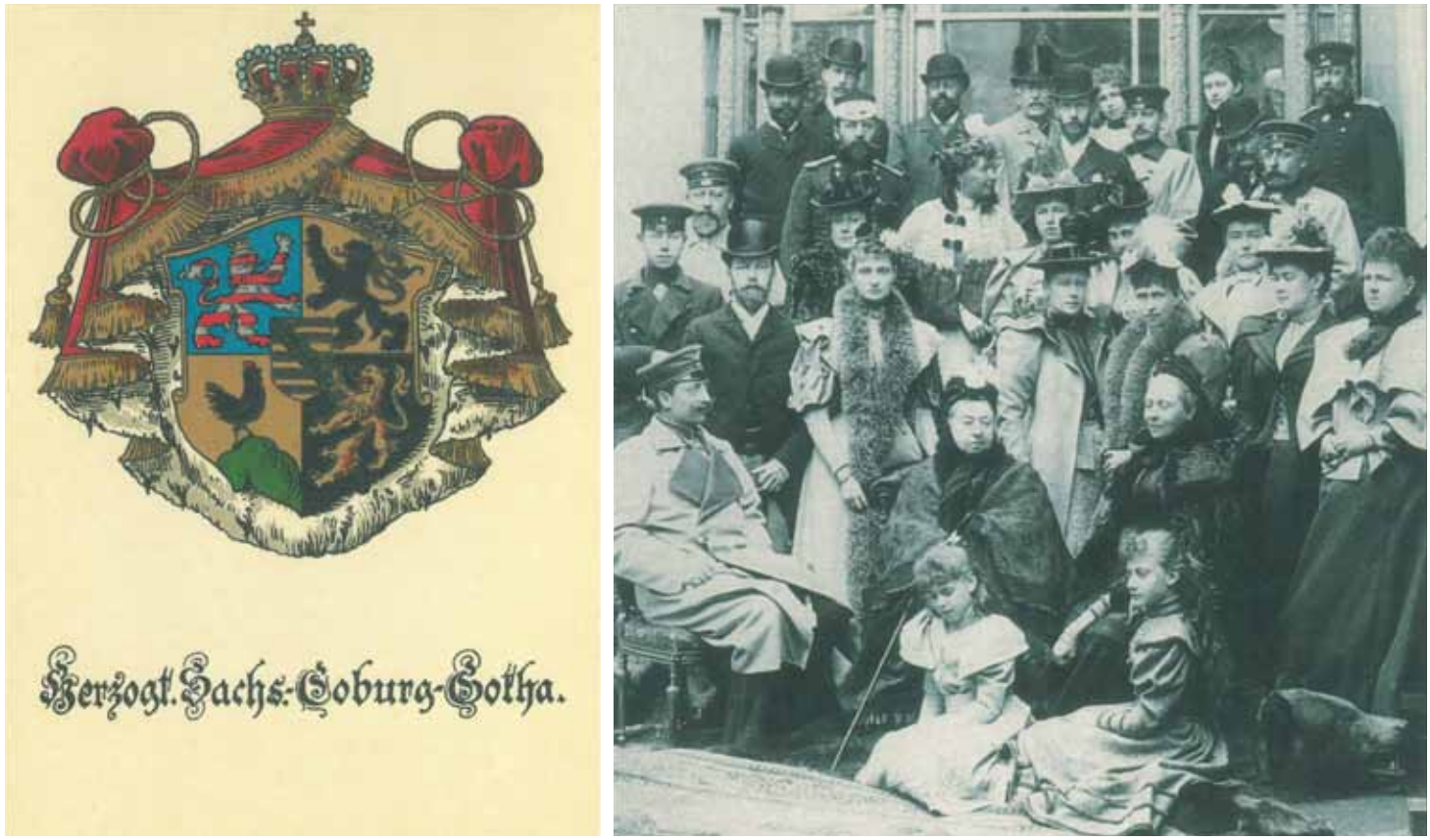
la ville passe aussi par la très belle résidence d'été de la famille, le château de Rosenau qui fut jadis le refuge privilégié de Léopold. Ce vaste manoir aux accents romantiques renferme une impressionnante collection de souvenirs familiaux et une salle de bal aux accents néogothiques véritablement charmants. La résidence est aussi visitable et ouvre sur un remarquable parc où viennent se promener les Cobourgeois à la belle saison.

Troisième joyau du patrimoine de la région, le château de Callenberg qui fut habité jusqu'à il y a peu par la famille de Cobourg. Aujourd'hui, il a aussi été transformé en musée et en lieu d'exposition. Nos souverains ou la reine d'Angleterre, qui n'ont pas oublié leur parenté avec la famille de Cobourg, connaissent bien les lieux mais ne nous mentons pas, la véritable héroïne royale ici reste bien sûr *The Queen* Elizabeth II dont tout le monde ne manque pas, non sans fierté, de vous rappeler l'origine locale. Et l'on a un peu tendance à oublier que les Cobourg se sont hissés sur des trônes aussi divers que le Portugal, la Bulgarie, la Suède ou la Belgique.

Il faut aussi compter avec la charmante demeure de Niederfüllbach, une gentilhommière acquise par le futur Léopold Ier en 1820. Le prince cherchait un pied-à-terre dans sa région d'origine pour ne pas couper les amarres avec cette région d'Allemagne qui est, sa vie durant, demeurée son port d'attache. La demeure est passée à son fils Léopold II et elle a même donné son nom à une fondation qui a permis au souverain de mettre à l'abri une partie de ses biens. Aujourd'hui, le petit château n'appartient plus à la famille royale et son parc romantique à l'anglaise est mis à la disposition des habitants de la petite commune. Mais il peut compter sur la passion de son propriétaire, Herr von Pezold, pour entretenir la flamme de l'histoire et le souvenir de ses prestigieux locataires.

La visite allemande se conclut bien sûr par le joyau patrimonial de la ville, la « Veste » ou forteresse de Cobourg (photo p.4) appelée la Couronne de Franconie qui compte parmi les plus grandes forteresses du pays. Ses origines se perdent dans la nuit des siècles, en plein Moyen Âge mais son apparence actuelle remonte au XVIe siècle, à l'époque de Jean-Casimir, premier duc de Cobourg et grande figure tutélaire de la famille.

De nos jours, l'empire allemand est devenu une république fédérale et les princes de Cobourg ne gouvernent plus leur duché en princes autocratiques. Et pourtant, ils restent très attachés à leur région d'origine. Ils favorisent les initiatives destinées à rappeler la proximité de la famille avec certaines dynasties royales européennes et habitent toujours la cité. Le prince Andreas est bien connu des habitants mais c'est son fils Hubertus qui incarne la nouvelle génération. Les temps ont changé et, cette fois, le prince n'a pas épousé l'héritière d'un trône européen mais une américaine, Kelly Jeanne Rondestvedt, active dans le secteur bancaire. Leur premier enfant est attendu pour le printemps 2014. Le couple ne joue aucun rôle officiel mais on l'a notamment remarqué lors du mariage de Victoria de Suède et du prince Daniel à Stockholm. Une occasion unique de retrouver et de tailler un brin de causette avec leurs cousins du gotha dont une certaine branche de Saxe-Cobourg qui a pris racine là-bas au nord, dans un petit pays nommé Belgique.



La reine Victoria à Cobourg en 1894, entourée de sa famille de la branche Saxe-Cobourg Gotha.

Pourquoi les Cobourg ont-ils renoncé à leur nom ?

Tant en Belgique qu'au Royaume-Uni, les deux familles royales ont préféré renoncer à leur nom de Cobourg pour se trouver un nouveau patronyme. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Albert Ier et ses proches estiment qu'il est temps de gommer les références allemandes de la famille. C'est d'autant vrai qu'en Belgique, tant le roi Albert que la reine Élisabeth ont des origines germaniques. Un héritage bien lourd à porter en pleine guerre mondiale ! Chez nous, c'est en 1920 que le changement s'effectue en toute discrétion. Sa Majesté Albert Ier de Saxe-Cobourg et Gotha, roi des Belges, change de nom. Il devient dès lors Albert de Belgique, Albert van België ou Albert von Belgien, selon les trois langues nationales. À la même époque, une autre famille royale européenne et cousine de la nôtre change aussi de patronyme. Les Saxe-Cobourg anglais adoptent le nom de leur château préféré et deviennent la famille Windsor. Dès lors, au fil des générations, on a eu tendance à oublier que les souverains anglais sont aussi des Saxe-Cobourg puisqu'ils ont préféré mettre entre parenthèses cette origine devenue politiquement incorrecte.

Léopold Ier & Louise-Marie

Le Roi fondateur

Avant d'être le roi pragmatique et le fin diplomate dont l'histoire a conservé le souvenir, Léopold Ier fut un prince romantique. Lorsqu'il débarqua en Belgique, le monarque avait tout à construire, à commencer par un royaume. Mais plutôt que de couvrir le pays de châteaux et de palais dans l'esprit d'un Louis II de Bavière, il préféra se composer un vaste domaine à la mesure de son amour pour la nature. Le premier roi des Belges fut avant tout un homme amoureux de la forêt et de ses merveilles...

C'est au milieu des années 1950 que fut élevé cet imposant monument à La Panne. Symboliquement, le premier roi des Belges tourne le dos à la mer et à son ancienne patrie (l'Angleterre). Il regarde son nouveau destin et sa nouvelle patrie (la Belgique).

Léopold découvre la Belgique

Bien qu'il fût né bien loin des brises marines, il résonnait dans le destin de Léopold de Saxe-Cobourg Gotha comme un écho lointain qui le ramenait immanquablement vers les paysages marins. Il épousa la princesse héritière de Grande-Bretagne et caressa l'espoir de régner à travers elle sur les îles d'outre-Manche. Il se vit proposer la couronne de Grèce, un royaume méditerranéen et incertain auquel il finit par renoncer. Et quand il accepta le trône de Belgique, c'est une nouvelle fois de la mer qu'il scella son destin.

Le 17 juillet 1831, Léopold, venant d'Angleterre, arriva à La Panne après une escale à Calais. Il faut l'avouer, le premier contact avec son nouveau royaume n'eut rien de bien spectaculaire. Ce qu'il découvrit n'était rien qu'un modeste hameau de pêcheurs enfui au creux des dunes. On chuchotait néanmoins que le choix de ce village n'était pas fortuit. Situé à un jet de pierre de la France, un repli stratégique était toujours possible au cas où l'opération tournerait mal... Mais une telle extrémité ne fut pas nécessaire. Dès son débarquement, Léopold entreprit la conquête de son peuple. À Furnes et à Ypres, il parla d'agriculture. À Ostende, il posa de pertinentes questions sur les installations maritimes. L'enthousiasme populaire était tel que beaucoup l'appelaient déjà Sire. Prudent, Léopold leur répondait non sans malice : « Attendez que je sois roi des Belges ». Un imposant monument érigé à La Panne en 1955 commémore ces heures historiques. Symboliquement, le Roi tourne le dos à l'Angleterre (son passé) et regarde la Belgique, sa nouvelle patrie (son avenir). Une inscription en latin commémore l'événement :

HIC LEOPOLDUS PRIMUS BELGARUM REX
XVII DIE MENSIS JULII A°MDCCCXXXI
TERRAM BELGICAM INGRESSUS EST
ET SOLEMNITER RECEPTUS

À Furnes, située au 3 de la Pannestraat, une plaque rappelle que c'est à cet endroit que le gouvernement reçut officiellement le futur Léopold Ier le 17 juillet 1831. Quatre jours plus tard, il était intronisé à Bruxelles sur la Place Royale. Bien plus tard, Léopold témoigna encore son attachement pour la côte lorsqu'il décida de construire une résidence à Ostende. Dès 1834, la famille royale avait l'habitude de se rendre dans la cité balnéaire pour y passer quelques jours de vacances.

L'engouement de Léopold pour la région était tel qu'il caressa le projet d'y construire un palais. Il examina attentivement trois projets mais il se contenta dans un premier temps de bâtir deux chalets de bois dans les dunes de Mariakerke. Toutefois, cette solution n'allait pas le satisfaire longtemps. Le projet continuait à le démanger et décision fut prise d'entreprendre la construction d'une plus grande résidence. La maladie puis le décès du Roi l'empêchèrent de mener son rêve immobilier à terme mais, à sa disparition, la moitié de la construction était achevée. Son fils allait se charger d'en faire le « palais » dont il avait rêvé.

Sur les traces de Charles Quint, Léopold monte sur le trône

Le 21 juillet 2013, Philippe prêtait serment devant les chambres réunies. Une nouvelle page s'écrivait dans le grand livre de ce que nous appelons aujourd'hui le quartier royal. Il y en eut beaucoup d'autres par le passé : l'inauguration du premier roi des Belges Léopold Ier, la proclamation de la majorité de Charles Quint, les obsèques de Baudouin, l'abdication d'Albert II, le faste des archiducs Albert et Isabelle, le règne de Guillaume Ier, le passage de Napoléon. Ici, l'histoire s'écrit et se vit à chaque pas foulant les pavés vénérables. Il suffit de monter de la Grand-Place jusqu'à la Place Royale pour s'en convaincre, il y a bel et bien deux Bruxelles : la ville basse et la ville haute. Voilà plus de neuf siècles, les contes de Louvain se sont installés sur le Coudenberg (la colline froide). Une manière pour les seigneurs de prendre de la hauteur afin de gouverner la cité. L'endroit semblait idéal, à la fois préservé du caractère insalubre du bas de la ville et proche de la forêt de Soignes, la réserve de gibier et de bois de Bruxelles.

Depuis près d'un millénaire, rien n'a vraiment changé et en même temps l'histoire du quartier est loin d'avoir été un long fleuve tranquille. Les Pays-Bas ont été placés sous la domination du Duché de Bourgogne et son maître, Philippe le Bon, s'est installé dans cette partie de la ville. Lorsque plus tard, Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche, les Pays-Bas passèrent sous le contrôle des Habsbourg qui demeurèrent fidèles au Coudenberg. Dès le Moyen Âge, c'est d'ici qu'ont été gouvernées nos régions. Mais pour réellement remonter le fil du temps, c'est sous nos pieds qu'il faut creuser !

Aujourd'hui, il faut passer par le sous-sol du musée BelVue (situé dans l'hôtel Bellevue où résida notamment la princesse Clémentine) pour remonter le temps et basculer dans une autre époque. Nous nous retrouvons sous le règne de Charles Quint et nous découvrons un autre visage de Bruxelles. À l'époque, le palais du Coudenberg était le plus somptueux et aussi le plus envié de toute l'Europe. C'est ici que Charles Quint, le plus grand empereur de tous les temps, a pris le pouvoir et c'est aussi ici qu'il a abdiqué. Une rue encore visible au cœur du site archéologique porte le nom de rue Isabelle et donne une bonne idée de ce à quoi pouvait ressembler la capitale à l'époque. L'artère urbaine longe un large mur qui la séparait de l'Aula Magna, la grande salle d'apparat du palais qui était ornée des plus somptueuses tapisseries. La nuit du 3 au 4 février 1731, le feu se déclara dans la partie la plus privée du palais, les appartements de l'archiduchesse Marie Élisabeth de Habsbourg, sœur de l'empereur Charles VI qui gouvernait alors nos régions. La souveraine échappa de justesse au drame mais les flammes se propagèrent rapidement à l'ensemble du palais. Cet hiver-là était particulièrement rigoureux et le gel rendit difficile l'approvisionnement en eau pour éteindre l'incendie. Au petit matin, le palais n'était plus que ruines. Aujourd'hui, on retrouve encore les carrelages et de multiples témoins émouvants de cet épisode tragique, comme du carrelage ou des ustensiles de cuisine.

Depuis des siècles, le Coudenberg a toujours incarné le pouvoir dans nos régions. Lointaine héritière du pouvoir de Charles Quint, la nouvelle dynastie de la jeune Belgique indépendante se devait de puiser sa légitimité dans ce lieu hautement symbolique. Jadis très commerçant, le quartier a embrassé aujourd'hui une vocation muséale.

La nuit du 3 au 4 février 1731, un incendie se déclencha dans la partie privée du palais du Coudenberg. Il signait la fin du plus prestigieux palais des Pays-Bas autrichiens. Il a fallu attendre la fin du XXe siècle pour que les archéologues ressuscitent une partie de la splendeur de l'édifice.

Après la catastrophe, Bruxelles souhaitait la résurrection de son palais mais les caisses étaient désespérément vides... Il fallut attendre près de quarante ans pour que les autorités se décident enfin à bouger. En 1769, les États de Brabant érigèrent une statue pour rendre hommage à leur prince bien-aimé, le gouverneur Charles de Lorraine... mais il restait à concevoir un décor prestigieux pour mettre l'œuvre en valeur. Cet écrin deviendra quelques années plus tard une place. Tout naturellement, elle portera le nom de Place Royale.

Telle que nous la connaissons, la Place Royale fut aménagée dans le style Louis XVI à la fin du XVIIIe siècle d'après les plans rigoureux de l'architecte Guimard. Elle constitue l'un des exemples les plus remarquables de conception urbanistique homogène que compte la capitale. Et son souvenir est indissociable de la période autrichienne. Il faut aller sur la place du Musée pour nous incliner devant ce prince éclairé qu'était Charles de Lorraine. Jadis, sa statue trônait au centre de la Place Royale. Aujourd'hui chassé par Godefroid de Bouillon, Monseigneur se contente d'un discret exil sur la place du Musée. Mais attention, la statue actuelle n'est pas l'originale. Charles de Lorraine aurait souhaité confier son image à un sculpteur français mais, comme souvent, les finances des Pays-Bas ne le permirent pas. Conformément aux souhaits des Bruxellois, on fit appel à Pierre-Antoine Verschaffelt, un sculpteur originaire de Gand. La statue représentant le prince en général romain revêtu d'une toge consulaire fut inaugurée en 1775 et puis renversée moins de vingt ans plus tard par les révolutionnaires français en 1792. Elle fut rétablie par les Autrichiens lors de leur retour, ensuite fondue sous la domination française en 1794 et remplacée par un arbre de la liberté. La nouvelle statue fut inaugurée en 1848 au centre de la place du Musée tout près de son ancien palais et figurait parmi un vaste programme destiné à célébrer les grands hommes de la Belgique.

Sur le Coudenberg, le pouvoir s'est exercé à travers les siècles. Tous ceux qui ont dominé et gouverné nos régions se sont fait un point d'honneur à y laisser leur trace. Après avoir été bourguignons, espagnols et autrichiens, les Pays-Bas du Sud se soulevèrent en 1789 mais la révolution tourna court. En 1792, les Français s'imposèrent. En 1795 fut créée la préfecture de la Dyle et, une fois de plus, le Coudenberg fut aux premières loges du nouveau pouvoir. De passage à Bruxelles, Napoléon ne fut pas en reste et s'intéressa, lui aussi, au quartier. En 1815, l'aigle impérial s'était brisé les ailes. Le Congrès de Vienne qui recomposa la carte de l'Europe décida du futur de nos régions qui furent rattachées au nouveau royaume des Pays-Bas. Le souverain de ce nouvel état était un prince d'Orange et s'appelait Guillaume Ier. L'une de ses premières préoccupations fut de se faire ériger un palais digne de ce nom sur la partie haute de Bruxelles. Dans la foulée, il s'attacha à faire revenir au pays des richesses spoliées par les Français afin de mettre en valeur le patrimoine national.

Face au palais s'étend le parc royal, un jardin voulu par le ministre plénipotentiaire autrichien Starhemberg à l'emplacement de l'ancien domaine de chasse forestier de la Warande. Les travaux de terrassement se révélèrent tellement ardus que tous les Bruxellois furent priés de venir apporter leurs décombres sur le chantier. Ces efforts étaient indispensables pour faire de ce terrain accidenté un parc au strict ordonnancement néoclassique.

Jadis placé au centre de la place royale, Charles de Lorraine se situe maintenant en bordure de la place du Musée, non loin de la chapelle protestante (ancienne chapelle de son palais) qui reçut son titre royal sous le règne de Léopold Ier. Le premier roi des Belges refusa toujours d'abjurer sa religion pour se convertir au catholicisme.

Dès 1776, on entreprit d'y planter des essences de haute futée pour apporter un peu d'ombre aux Bruxellois lors des chaudes journées d'été.

Mais, contrairement à la végétation du parc, la greffe hollandaise ne prit pas. Après quinze ans de cohabitation, le royaume se fissura. Le 25 septembre 1830 éclata une drôle de révolution suite à la représentation d'un opéra *La Muette de Portici*, non loin du Coudenberg, au théâtre de la Monnaie. Une fois de plus, le vent de l'histoire tournait et c'était sur cette colline que la bourrasque se fit le plus sentir. Surpris par la résistance des insurgés, les Hollandais plièrent bagages dans la nuit du 26 au 27 septembre. Le nouveau pays était né et porterait le nom de Belgique. Des hommes se réunirent pour le doter d'une constitution et inventer son avenir. Pour autant, la Place Royale était intacte, toujours aussi élégante et prête à accueillir son nouveau souverain… qui restait à trouver.

Dominant cet espace classique, la façade de Saint-Jacques sur Coudenberg évoque quelques grandes heures de l'histoire de la Belgique. Les empereurs autrichiens Joseph II et Léopold II y furent intronisés. C'est toujours à cet endroit que Guillaume Ier fut inauguré roi des Pays-Bas, conformément aux décisions prises par le Congrès de Vienne. Mais c'est surtout devant l'église Saint-Jacques que Léopold Ier devint le 21 juillet 1831 le premier souverain de la Belgique indépendante. Pour l'occasion, une architecture provisoire avait été érigée devant l'église. Elle était frappée du monogramme de Léopold et portait les noms des provinces ainsi que des principales villes du royaume. Les couleurs nationales qui flottaient au vent se mariaient aux uniformes des combattants de la révolution qui assistaient à l'événement. En optant pour ce lieu hautement symbolique, Léopold Ier perpétuait la tradition qui faisait de cette partie haute de Bruxelles le lieu où s'exerçait le pouvoir. Depuis Charles Quint, la fortune de cette Montagne de la Cour ne s'était jamais démentie. La toute jeune monarchie belge en quête de légitimité se devait de s'inscrire dans une tradition aussi prestigieuse.

Symbole de cette « monarchie républicaine », un jeune arbre de la liberté avait été planté au centre de la place. Un célèbre tableau de Ferdinand de Braekeleer, peint en 1856 et conservé aux Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, restitue cette scène historique. En découvrant la Constitution du jeune État, Léopold ne se gêna pas pour dire que l'on avait réservé un bien vilain sort au roi : « Messieurs, vous avez rudement traité la royauté qui n'était pas là pour se défendre. Votre charte est bien démocratique ; cependant je crois qu'en y mettant de la bonne volonté de part et d'autre, on peut encore marcher [1]. » On le voit, la tradition du compromis à la belge puise ses racines dès la fondation du royaume.

L'histoire de ce véritable joyau néoclassique qu'est l'église Saint-Jacques se confond avec celle de la dynastie belge. Les bâtiments de la nouvelle Place Royale avaient été dessinés et conçus par les architectes français Jean-Benoît-Vincent Barré et Gilles-Barnabé Guimard. Louis Montoyer conçut son aménagement intérieur tandis que Tilman-François Suys y ajouta en 1849, le clocher que nous connaissons aujourd'hui. La fresque fut peinte par Portaels en 1851.

1. Carlo Bronne, *Léopold Ier et son temps*, Bruxelles, Legrain, 1980.

Les secrets d'un lieu

À première vue, rien ne permet de distinguer le destin royal de cette église. Et pourtant, derrière une porte se trouve un lieu très intime et exclusivement réservé à la famille royale. Il n'est d'ordinaire pas accessible au public puisqu'il s'agit de la loge privée de la dynastie. Une loge royale où les souverains et princes pouvaient assister, en toute discrétion, à l'office religieux. C'est principalement le troisième souverain de Belgique, le roi Albert Ier, qui en fit usage jusqu'à sa mort en 1934. Aujourd'hui, la destination royale a été abandonnée mais une couronne rappelle encore l'ancienne dévolution du lieu. Depuis l'indépendance, l'église Saint-Jacques a connu les grands événements qui ont marqué la famille royale. C'est en ses murs que furent célébrés les baptêmes royaux, depuis le futur Léopold II jusqu'aux enfants d'Albert et Paola. C'est aussi à Saint-Jacques qu'eurent lieu les funérailles du régent Charles et, quelques mois plus tard, celles du roi Léopold III. Lors des funérailles du roi Baudouin, tous ses filleuls ont assisté dans l'église à la cérémonie sur un écran géant. L'église possède un autre secret… une porte qui, à première vue, pourrait ressembler à une porte comme les autres. Et pourtant, il s'agit d'une porte très spéciale. Elle mène à un passage secret qui relie directement l'église au palais royal ! Aujourd'hui, la porte est fermée à clé, pour d'évidentes raisons de sécurité. En utilisant un long couloir, les membres de la dynastie pouvaient accéder à Saint-Jacques, sans devoir sortir du palais. De nos jours, le passage n'est plus utilisé mais il constitue un étonnant souvenir de la longue histoire royale de l'église.